



**HAL**  
open science

## 1798 Conquête(s) de l'Égypte

Julien Loiseau

► **To cite this version:**

Julien Loiseau. 1798 Conquête(s) de l'Égypte. Patrick Boucheron. Histoire mondiale de la France, Seuil, pp.430-434, 2017. hal-01780502

**HAL Id: hal-01780502**

**<https://amu.hal.science/hal-01780502>**

Submitted on 27 Apr 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## 1798. Conquête(s) de l'Égypte

Julien LOISEAU

*Le 19 mai 1798, une expédition de trois cent cinquante navires dirigée par Bonaparte quitte le port de Toulon en direction de l'Égypte. Si la conquête militaire fut éphémère, les Français y ont trouvé un formidable terrain d'expérimentation de la « modernité » politique et scientifique.*

Le 1<sup>er</sup> Thermidor an VII, soit le 29 juillet 1799, au Caire, lors de la trente-et-unième séance de l'Institut d'Égypte, est annoncée la découverte fortuite par un ingénieur polytechnicien d'une stèle trilingue lors de travaux de fortifications, dans les fondations d'un fort d'époque mamelouke près de la ville de Rashid (Rosette), à l'est de la baie d'Aboukir. Quatre jours plus tôt, l'armée française d'Orient venait de remporter la bataille d'Aboukir contre les troupes ottomanes débarquées par la flotte britannique, là-même où cette dernière avait anéanti un an auparavant les navires qui avaient conduit Bonaparte et son armée en Égypte. Transportée au Caire, la stèle fait l'objet d'une première étude publiée en 1800 dans *La Décade égyptienne*, la revue de l'Institut imprimée sur les premières presses installées en Égypte par les Français. À l'été 1801, prête à s'embarquer à Alexandrie pour gagner la France avec les membres de la Commission des sciences et arts qui avaient accompagné Bonaparte en Égypte, la stèle est saisie avec d'autres monuments par les Anglais, après la capitulation du général Menou. On le sait, exposée depuis au British Museum de Londres, étudiée à la fois par des savants français et britanniques, la Pierre de Rosette et son décret transcrit en hiéroglyphes, en démotique (l'écriture cursive de l'égyptien ancien) et en grec, devaient permettre en 1822 à Jean-François Champollion dit le Jeune (ou al-Saghir, comme il aimait à se nommer en arabe) d'identifier dans certains hiéroglyphes des caractères phonétiques, ouvrant la voie au déchiffrement des inscriptions égyptiennes anciennes.

Les tribulations de la Pierre de Rosette racontent à leur manière comment s'est nouée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle l'aventure à la fois militaire, technique et savante qui accoucha de la brève occupation de l'Égypte par les troupes françaises (1798-1801), de la publication au long cours de la *Description de l'Égypte* (1809-1818) et d'une relation particulière entre la France et l'Égypte dont la passion pour la civilisation des Pharaons ne fût pas l'unique motif et qui n'a jamais cessé depuis.

La Campagne d'Égypte, conduite par Bonaparte de mai 1798 jusqu'à son retour en France en octobre 1799, poursuivie par Kléber jusqu'à son assassinat au Caire en mai 1800, puis par Menou, noble tourangeau converti à l'islam, contraint de capituler à Alexandrie le 30 août 1801, n'aurait pu être qu'un épisode parmi d'autres de la guerre à éclipses que se livraient Anglais et Français sur les différentes mers du globe depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est en lieu et place d'une trop incertaine invasion de l'Angleterre qu'est préparée l'expédition qui quitte le port de Toulon le 19 mai 1798, forte de près de trois cents navires escortés par une cinquantaine de bâtiments de guerre ; c'est aux intérêts anglais que le Directoire entend s'attaquer en entreprenant la conquête d'une étape majeure de la route des Indes ; avec la flotte de l'amiral Nelson, qu'une course poursuite s'engage, de Toulon à Malte, puis à Alexandrie, et s'achève en baie d'Aboukir avec la destruction de la flotte française ; sur des navires britanniques, que sont transportées les troupes envoyées par Istanbul pour réintégrer l'Égypte dans le giron de l'Empire ottoman ; sur des navires britanniques, encore, que l'armée française d'Orient regagne Toulon après sa capitulation. L'Égypte n'a pas fini d'être la proie de la rivalité franco-anglaise, qu'il s'agisse d'établir la primauté de Young ou de Champollion dans le déchiffrement des hiéroglyphes, ou, quelques décennies plus tard, de contrôler le Canal de Suez.

Mais la Campagne d'Égypte inaugure aussi les guerres que la France va porter en Orient pendant un siècle et demi, jusqu'au bombardement de Damas en mai 1945, dans les dernières heures du Mandat français sur la Syrie. De la geste de Bonaparte en Égypte, l'épopée impériale retint la victoire sur les Mamelouks à la bataille des Pyramides, le 21 juillet 1798. L'instabilité politique, provoquée en Égypte depuis 1775 par l'affrontement des factions mameloukes rivales, faisait de ces hommes de guerre originaires de Géorgie et d'Arménie, importés en Égypte dans la vieille tradition de l'esclavage militaire et devenus *de facto* indépendants de la Sublime Porte, des maîtres détestés par la population égyptienne et la cible idéale d'une entreprise de « libération » du pays. Elle faisait un peu vite oublier la prospérité de leur gouvernement au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui avait favorisé l'entrée de l'Égypte dans l'ère du capitalisme moderne. Défaits par les Français, ils furent à la fois employés à son service par Bonaparte – un escadron de Mamelouks devait rejoindre les Chasseurs à cheval de la garde impériale – et mobilisés contre les troupes ottomanes envoyées reprendre le contrôle de l'Égypte. De l'expédition conduite en 1799 en Palestine, de Gaza à Acre, l'épopée impériale préféra ne retenir que la prise de Jaffa et la compassion de Bonaparte pour ses soldats atteints par la peste. Le massacre de la garnison de Jaffa, l'échec devant Acre défendu par Jazzar Pacha (le « Boucher »), l'abandon des blessés et des pestiférés, la terre brûlée sur la

voie du retour vers l'Égypte n'épargnant que Gaza restée fidèle aux Français, appartiennent à la légende noire du futur empereur. Mais les heures les plus dures de la Campagne d'Égypte eurent un autre théâtre et des victimes qui n'appartenaient pas à la catégorie des gens de guerre, qu'ils fussent mamelouks ou ottomans. À deux reprises, les 20 et 21 octobre 1798 puis du 20 mars au 22 avril 1800, la population du Caire se souleva contre les Français, au prix d'une répression féroce qui n'épargna aucune catégorie, pas même les oulémas réfugiés dans la grande mosquée-université al-Azhar, bombardée par l'occupant. Les oulémas, ces hommes de religion qui jouaient traditionnellement un rôle d'intermédiaire entre les sujets égyptiens, dont ils partageaient l'origine, et les maîtres étrangers du pays, dont ils étaient les obligés, avaient pourtant été associés au gouvernement de l'Égypte par les Français. La constitution d'un *divan*, ou conseil, où siégeaient les grands oulémas du Caire – le premier fut convoqué dès le 25 juillet 1798 – s'inscrivait certes dans la tradition consultative de l'Empire ottoman. Mais le contexte de l'occupation française fit du *divan* du Caire une expérience politique inédite assignant les oulémas en représentants de la nation égyptienne. La modernité politique imposée par les Français en Égypte n'était certes ni consensuelle ni partagée. Mais, de la pratique du recensement (des immeubles, des naissances, des décès) aux mesures de police urbaine destinées à faciliter la circulation et le maintien de l'ordre, du recours à l'imprimerie pour diffuser en arabe les ordres et avis de l'occupant au *decorum* des fêtes données pour l'anniversaire de la fondation de la République, la culture politique importée par les Français en Égypte était indéniablement moderne.

Une autre modernité, technique cette fois, trouva en Égypte un terreau favorable. Les cent cinquante membres de la Commission des sciences et arts – des ingénieurs, dont de nombreux polytechniciens, mais aussi des imprimeurs, des savants, des artistes – qui avaient embarqué avec Bonaparte en 1798, avaient pour mission de seconder l'expédition militaire en exploitant au mieux les ressources de l'Égypte. Mais cette mission se fondait toute entière sur la conviction d'aborder au pays qui avait vu naître les sciences, les industries et les arts, et sur l'ambition d'y régénérer par l'introduction des techniques modernes les savoirs antiques oubliés ou abâtardis par le temps. Les oulémas égyptiens ne s'y trompèrent pas, qui s'intéressèrent de près aux réalisations (ponts et ouvrages d'art), aux innovations techniques (de la brouette au moulin à vent) et aux instruments (astronomiques, en particulier) introduits par les Français. L'Institut d'Égypte ne fut certes pas un lieu de transmission – bien qu'un lettré comme al-Gabarti, l'un des plus importants témoins des événements, en ait fréquenté la bibliothèque – mais bien un lieu de coproduction des savoirs. Les ingénieurs, artistes et

savants qui en formaient les quatre sections, calquées sur celle de l'Institut national (mathématiques, physique et histoire naturelle, économie politique, littérature et arts), mobilisèrent en effet les connaissances et compétences des savants et artisans égyptiens au service d'une entreprise majeure : la description du pays, de sa topographie et de ses ressources naturelles, de ses habitants, de leurs mœurs mais aussi de leurs techniques dont certaines promettaient un progrès (comme le moulin à plâtre ou le « four à poulets » utilisé pour l'incubation artificielle), de son passé enfin et de ses monuments, l'architecture islamique au même titre que les antiquités égyptiennes. En novembre 1799, l'Institut d'Égypte retint le principe de réunir ses travaux dans un ouvrage collectif, la *Description de l'Égypte*, accordant une égale dignité aux différentes connaissances établies de manière systématique sur le pays.

La temporalité de la *Description* précède autant qu'elle excède celle de la Campagne d'Égypte. La commission chargée de sa publication est réunie pour la première fois en 1802 et l'« édition impériale », dont le premier volume paraît en 1809, n'est complétée que dix ans plus tard, sous le règne de Louis XVIII. La *Description* procède également d'un esprit scientifique déjà bien établi, celui de l'*Encyclopédie* (1751-1772), et l'inventaire systématique qu'elle dresse (selon un plan en trois parties : Histoire naturelle, Antiquités, État moderne) est déjà à l'horizon d'une relation de voyage comme celle de Volney, dont le *Voyage en Égypte et en Syrie* paraît en 1787. Mais, préparée dans le sillage des colonnes françaises, la *Description* articule pour la première fois avec autant de force l'ambition scientifique, la connaissance des arts et l'entreprise de conquête. Elle prépare en cela d'autres projets comme l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, publiée à partir de 1844.

Les fruits de la conquête savante de l'Égypte furent incomparablement plus abondants que ceux, amers, de sa conquête militaire. Mais l'héritage de 1798 est plus encore sans doute d'ordre amoureux. Définitivement conquis par leur éphémère conquête, les Français n'ont cessé depuis de venir chercher en Égypte un rêve, un idéal, une nouvelle patrie. Ingénieurs, médecins, architectes, lui donnèrent au XIX<sup>e</sup> siècle leurs meilleures années, au service de la modernisation de l'État et du pays entreprise par Mehmet Ali Pacha (1805-1848) et poursuivie par ses descendants. Les orientalistes français ne furent pas en reste, qui eurent une part majeure dans la construction d'une science égyptologique, entendue comme la connaissance des différentes civilisations qui se sont sédimentées sur les bords du Nil. Le musée du Caire, premier musée archéologique du Proche-Orient inauguré en 1863, fut fondé par le Français Auguste Mariette ; l'homme, qui fut pendant près d'un quart de siècle au

service du vice-roi d'Égypte à la tête des « travaux d'antiquités », ne quitta plus le pays ; sa dépouille repose dans un sarcophage moderne, dans le jardin du musée du Caire.

## Références :

Marie-Noëlle Bourguet, Daniel Nordman, Vassilis Panayotopoulos et Maroula Sinarellis (éds.), *Enquêtes en Méditerranée. Les expéditions françaises d'Égypte, de Morée et d'Algérie*, Actes du colloque Athènes-Nauplie (8-10 juin 1995), Athènes, Institut de recherches néo-helléniques/FNRS, 1999

Henry Laurens, *L'expédition d'Égypte : 1798-1801*, Paris, Seuil, 1997

François Pouillon (éd.), *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris, IISMM-Karthala, 2008

André Raymond, *Égyptiens et Français au Caire, 1798-1801*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1998

Robert Solé et Dominique Valbelle, *La Pierre de Rosette*, Paris, Seuil, 1999